

## DE L'INNU AU MONDE : UNE ENTREVUE AVEC NATASHA KANAPÉ FONTAINE

Par Jean-Sébastien Ménard

**Natasha Kanapé Fontaine<sup>1</sup> est une poète innue, comédienne, artiste en arts visuels et militante pour les droits autochtones et environnementaux. Je l'ai rencontrée dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française, *Le français s'affiche*.**



Photo : Audet Photo

**Natasha Kanapé Fontaine, à quel âge as-tu commencé à t'intéresser à la poésie?**

J'ai commencé à m'intéresser à la poésie quand j'étais au secondaire. On voyait la poésie des grands poètes français dans mes cours de français et c'est dans un poème de Nelligan, que la professeure tentait d'expliquer à la classe, que j'ai trouvé mon compte.

Après ça, j'ai tout de suite commencé à essayer d'écrire de la poésie, mais je n'étais vraiment pas bonne. Je me suis alors dit que si je persévérais, peut-être qu'avec les années, j'y parviendrais. Je n'avais aucune attente, aucune idée, aucun rêve de devenir écrivaine. Je me disais qu'un jour, peut-être, quand j'aurais 30 ans, je publierais des livres, mais... (rires)... Je n'avais que 15 ans! Il y avait beaucoup de choses que je voulais faire avant de publier des livres (rires)! Malgré tout, c'est comme ça que ça a commencé.

---

<sup>1</sup> Voir <https://natashakanapefontaine.com>

Je me souviens aussi d'un travail qu'il avait fallu faire dans un cours de français : écrire une nouvelle littéraire. J'avais essayé et j'avais obtenu la plus haute note ainsi que la mention spéciale de la professeure pour mon texte. Je me souviens que de réussir ça, ça m'avait motivée et donné le goût d'écrire... ce que j'ai fait jusqu'à la fin de mon cours secondaire. Après ça, je suis tombée soit dans le théâtre, soit dans la peinture, mais beaucoup moins dans la littérature.

Au cégep, j'ai d'abord fait une année en Arts et lettres où il y avait un professeur qui rabrouait tout ce que j'écrivais. Quand j'écrivais des haïkus, il me disait qu'il y avait trop de métaphores. Quand j'écrivais de la poésie, il trouvait qu'il y avait trop de ci et trop de ça... Aussi, après avoir lu de la littérature médiévale, j'ai décidé que je n'aimais plus la littérature, parce que je ne la comprenais plus! C'était vraiment trop compliqué! À partir de ce moment-là, c'était en 2009, j'ai voulu couper avec ça et j'ai passé une année sabbatique à Pessamit. Cette année-là a été la pierre angulaire de beaucoup de choses qui se sont passées par la suite.

Après cette année passée à Pessamit, je suis partie à Rimouski étudier les arts visuels, mais je n'ai pas terminé mon programme parce qu'il y a eu la grève étudiante... Malgré cela, la première année que j'ai vécue là-bas et la première moitié de la deuxième ont été très marquantes. Ça a déclenché beaucoup de choses en moi. Dans le cadre de mes cours, je devais créer une forme de démarche artistique et ensuite constamment la pousser plus loin...

Aussi, à cette époque, je n'avais aucune connaissance sur les artistes autochtones contemporains et certains de mes professeurs qui connaissaient de tels artistes, ou en avaient connu, m'en ont fait découvrir en me donnant des informations qui n'étaient pas dans leurs plans de cours. Ils sont allés beaucoup plus loin que ce qu'ils avaient prévu faire.

J'ai été chanceuse d'avoir ces profs-là et d'avoir ma prof en « performance ». Les deux années que j'ai passées à Rimouski ont été vraiment formatrices, mais elles se sont terminées avec la grève. Je n'ai pas fini mon programme. Quand la grève a pris fin, je n'ai pas

recommencé mes études. Je n'avais plus envie d'aller à l'école. Je n'avais plus envie d'être « encadrée » dans un horaire. Je voulais goûter à la vie sans horaire et sans routine. J'ai vécu une révolte que je n'avais pas vécue à l'adolescence, pour toutes sortes de raisons familiales.

C'est pendant la grève étudiante que j'ai écrit *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*<sup>2</sup>, mon premier recueil. Quand il est sorti, je suis déménagée à Montréal, il y a eu le mouvement Idle No More<sup>3</sup> et après ça, tout s'est enchaîné.

### **Est-ce que c'est la grève étudiante qui t'a donné envie de t'engager?**

Je suis très sensible à ce qui passe autour de moi et dans l'actualité alors, oui, ça a été un autre élément déclencheur. En fait, j'ai eu une série d'éléments déclencheurs qui m'ont permis de devenir la personne que je suis aujourd'hui.

Il y a 5 ans, il y a eu cette énergie-là, celle de la grève étudiante, et aussi celle émanant du blocus qu'il y a eu, en mars 2012, à la hauteur d'Uashat Mak Mani-Utenam<sup>4</sup>, où ce sont des femmes qui ont manifesté contre l'aménagement de la ligne de transport d'Hydro-Québec sur leurs terres ancestrales et contre la violation de leurs droits par les gouvernements, entre autres; des femmes qui se sont battues jusqu'à la fin; des femmes qui, protégées par les hommes autochtones, avec leurs enfants, ont fait face à l'escouade antiémeute de

---

<sup>2</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012, 76 p. Voir <http://memoiredencrier.com/nentre-pas-dans-mon-ame-avec-tes-chaussures-natasha-kanape-fontaine/>

<sup>3</sup> Idle No More est un mouvement de contestation qui naît en 2012, en réaction à la loi C-45, introduite par le gouvernement Harper, à laquelle il s'oppose. Le mouvement s'intéresse particulièrement à la sauvegarde de l'environnement et au respect de l'autonomie gouvernementale des Autochtones. Voir <https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/idle-no-more/> et <http://www.idlenomore.ca>

<sup>4</sup> Voir [https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/13683/Delisle\\_LHeureux\\_Catherine\\_2015\\_memoire.pdf?sequence=4](https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/13683/Delisle_LHeureux_Catherine_2015_memoire.pdf?sequence=4) et <https://www.lesoleil.com/archives/la-sq-demantele-le-blocus-de-la-138-214ca6312ded1f9ff938b7fa6f07bc07>

Montréal, descendue sur la Côte-Nord, en plein milieu de la grève étudiante, pour venir démanteler un blocus sur la route 138...

Cette image-là de femmes qui défendent leurs droits, d'hommes qui les défendent et d'enfants qui sont derrière et qui assistent à ces résistances.... Ces femmes qui chantent des chants traditionnels pour résister contre les forces policières, pour moi, c'est exactement ce que ça devrait être! Le fait que ça soit des femmes qui aient pris les devants, ça m'a vraiment beaucoup inspirée pour le reste et pour l'écriture de mon premier slam.

Le slam<sup>5</sup> m'a incitée à m'engager plus fortement. C'était une prise de parole, en public. À partir de ce moment-là, j'ai eu envie de traduire les mentalités entre les peuples. Je comprenais que ce que les femmes disaient, les Québécois ne le comprenaient pas nécessairement. D'autant plus que les journalistes rapportaient très mal l'information! Je me disais que j'allais agir autrement, qu'avec la poésie et le slam, j'allais placer les choses là où elles allaient, là où elles devaient aller.

### **C'est ce qui a fait en sorte que tu t'es engagée dans le mouvement Idle No More...**

Oui. Pour moi, ça a été comme une suite logique.

Le blocus, ça a été comme le préliminaire de mon engagement dans Idle No More, comme si on ressentait déjà, inconsciemment, cette énergie passer. Il y a beaucoup d'artistes qui sont nés au sein de ce mouvement. Personnellement, j'ai commencé à faire du slam au milieu des manifestations, dans les rues, sur de grandes scènes et avec un grand public. C'est comme ça que j'ai grandi sur les plans littéraire, social et politique : au milieu du mouvement Idle No More. Beaucoup d'artistes ont suivi le même parcours que moi. C'est pour ça que je parle souvent d'une forme de courant artistique chez les Premières Nations. Tout ça, c'est grâce à Idle No More. La force de la réaffirmation identitaire nous unit et cela continue de nos jours.

---

<sup>5</sup> Pour entendre un slam de Natasha Kanapé Fontaine, voir [https://www.youtube.com/watch?time\\_continue=41&v=u2QJzj1sKzo](https://www.youtube.com/watch?time_continue=41&v=u2QJzj1sKzo) et <https://www.youtube.com/watch?v=ev1qjQMBR8>

## **Il y a une prise de parole faite par les Autochtones qui veulent reprendre possession de leurs territoires et de leur identité...**

La reprise de territoires est physiquement et juridiquement impossible. Ça reste une utopie. Pour l'instant, c'est plutôt la reprise des territoires imaginaires, littéraires, philosophiques et spirituels qui est complètement nécessaire. C'est une façon de reprendre possession de notre identité même... c'est l'identité des Autochtones.

## **La reprise des traditions, la compréhension des traditions et des langues autochtones...**

Oui, exactement.

## **Est-ce que ta langue maternelle, c'est l'innu ou le français?**

Ma langue maternelle, c'est l'innu. Jusqu'à l'âge de 6 ans, je ne parlais que l'innu. J'ai commencé à parler français quand j'ai commencé à aller à l'école. Et, à force de vivre en ville et de parler en français à l'école, j'ai fini par perdre ma langue.

À 16 ans, je me suis rendu compte que je comprenais l'innu, mais que je ne le parlais plus. Ça a été un choc! Ça a déclenché quelque chose de très fort dans mon esprit! Ça a été quelque chose de très difficile. Ça a été le début de tout un processus de recherche identitaire. Ça fait 10 ans de ça. Aujourd'hui, non seulement ai-je retrouvé mon identité, mais je tente, par tous les moyens possibles, de l'expliquer, et de l'expliquer surtout en français, pour que les gens de la société dominante la comprennent. J'ai aussi commencé à réapprendre ma langue maternelle. Je la parle maintenant beaucoup plus qu'auparavant : avec mon père et avec mes amis. C'est sûr que je parle français/innu, je ne parle pas complètement innu, mais une partie de mon objectif est déjà atteint. Malgré cela, je dois encore continuer à apprendre ma langue pour la parler vraiment couramment et le mieux possible.

## **Est-ce que l'innu influence ton français et est-ce que le français influence ton innu?**

Les deux langues s'influencent mutuellement et directement. Elles sont très liées l'une à l'autre. Il en va de même pour ma mentalité innue et ma mentalité issue de la culture

québécoise : mes deux mentalités s'influencent aussi beaucoup mutuellement et directement. Même si je ne suis pas née génétiquement métisse, c'est fou comme à force d'avoir grandi chez les Québécois, je suis très marquée et très influencée par leur culture. Mes deux identités sont encore, non pas en dispute, mais en dualité, comme elles le sont encore dans la société. C'est pour ça que j'utilise différents moyens d'expression. Autant je veux que ça se calme à l'intérieur et qu'il y ait une forme de vraie réconciliation au sein même de la dualité, autant je veux trouver cette réconciliation autour de moi... Et, cette réconciliation, je veux qu'elle soit faite dans la logique des relations.

### **Peux-tu nous parler de ton rapport à ces langues, au français et à l'innu?**

Même si je nie beaucoup d'éléments dans ma relation au français, ça reste quand même la langue dans laquelle je peux m'exprimer le mieux. Quand j'étais au secondaire, j'étais la seule Innue dans ma classe. Pourtant, j'étais celle qui avait les meilleures notes en littérature, en français, en grammaire et en orthographe. Au cégep, ce n'était pas comme ça, mais au secondaire, oui.

En fait, ma relation avec la langue française a commencé quand j'ai su que je la maîtrisais bien, quand j'ai compris ça. En même temps, je n'avais pas le réflexe de penser que le français pouvait avoir une influence sur moi... (pause)... Ça reste la langue que je maîtrise le mieux...

Avec les années, j'ai essayé de me réapproprier ma langue maternelle et d'écrire beaucoup plus en innu au travers de mes textes en français. Cela fait partie de ma démarche pour me réapproprier ma langue maternelle.

Cette démarche, je l'ai utilisée pour *N'entre pas dans mon âme*. Elle date de plusieurs années, mais je n'ai pas nécessairement voulu la continuer, parce que je la trouvais trop difficile. C'était très difficile de comprendre plusieurs mondes, d'aller chercher l'orthographe des mots, de les mettre dans les poèmes et de laisser davantage de clés aux lecteurs innus qu'aux autres lecteurs. Dans la démarche elle-même, c'est assez difficile parce qu'il faut toujours que ça sonne bien et que ça aille avec le poème, avec les idées et avec les images.

En fait, dans la dernière année, j'ai tenté d'écrire plus en innu et je me suis frappée au reste des connaissances que je n'ai pas, et ça m'a beaucoup fait réfléchir. Je sais qu'il faudrait que je suive des cours, que je retourne sur la Côte-Nord suivre des cours intensifs, que je fasse vraiment une immersion, mais, en ce moment, mon travail me retient beaucoup à Montréal et à l'étranger. C'est difficile de toujours retourner sur la Côte-Nord. En plus, je suis un peu « timide » envers les Innus. Je sais qu'ils me connaissent. Je reçois beaucoup de reconnaissance d'eux, mais c'est comme si je voudrais qu'il n'y en ait pas et que je sois simplement considérée d'égal à égal. Ça se produit encore, mais quand j'arrive, je sens l'effet que ça a chez les autres et ça me rend timide encore plus... et ça ne me tente pas de vivre cette phase-là avec les gens. Je préfère retrouver les Autochtones en ville ou dans des moments informels. J'aimerais beaucoup monter dans le bois à la hauteur de Pessamit. J'ai beaucoup de cousins qui organisent des activités culturelles dans le bois... En petits groupes, c'est moins gênant, c'est plus familier...

Tu vois, autant le français et l'innu s'influencent, autant il faut que je garde ces influences... En fait, il faudrait que je fasse en sorte que l'innu influence encore plus le français que le français peut influencer l'innu, à cause de mon origine et à cause de l'honneur que je dois à mon héritage, héritage que je dois être capable de perpétuer et de transmettre autant aux Innus qu'aux autres. Il faut donner un exemple aux jeunes Innus qui perdent leur langue maternelle et qui parlent français au quotidien. Il faut leur dire que c'est possible de reprendre possession de sa langue et de recommencer à la parler et qu'il faut le faire pour être capable de la transmettre aux prochaines générations.

**Dans ta poésie, tu fais cohabiter les deux langues. C'est une façon de reprendre possession de ton héritage et de faire ressurgir la mémoire des lieux. Peux-tu nous parler de cela?**

Je me suis énormément intéressée à la toponymie. Au Québec et au Canada, il y a beaucoup de noms d'endroits qui sont issus des langues autochtones. Je pense que si les Québécois et les Canadiens commençaient une démarche de compréhension de ces langues-là, déjà au moins dans la toponymie, il y aurait une autre conscience qui naitrait dans la tête de la

population de la société dominante. Je pense aussi que ça engendrerait une autre forme de relation au territoire, surtout en tant que colonisateurs ou descendants de colonisateurs. À ce moment-là, ça engendrerait une meilleure compréhension des peuples autochtones.

### **Combien de langues parles-tu?**

J'en parle presque 4 et j'en comprends 6 : l'innu, le français, l'anglais, l'espagnol, le créole et l'haïtien. Je m'intéresse à l'arabe aussi. J'ai l'impression qu'en apprenant les langues, mon cerveau se modifie. Il y a comme plus d'informations qui entrent. En ouvrant mon esprit aux langues, je m'ouvre à d'autres façons de parler et de réfléchir. C'est ça qui m'intéresse le plus. Par exemple, quand j'entends le créole, je le comprends assez bien et je sais que c'est complètement une autre manière de penser, très proche de la mentalité autochtone tout en étant très proche de l'Afrique. Je ne comprends pas les langues africaines, mais je sais que c'est une autre énergie. Je pense que de pouvoir se connecter aux autres énergies, véhiculées par les langues, ça donne beaucoup, ça ouvre l'esprit... Je ne peux pas expliquer cela, mais c'est un des moments les plus forts dans ma vie. C'est comme si mon esprit s'éveillait à plusieurs autres langages que je peux comprendre et dont je peux parler certains, mais qui ne me sont pas accessibles en tous points. Ça devient comme une autre sorte de voyage. J'aimerais beaucoup que les jeunes autochtones apprennent non seulement les langues coloniales, mais le plus de langues possible pour pouvoir circuler entre les peuples, pour pouvoir atteindre d'autres peuples autochtones et pour chercher de l'information chez d'autres peuples autochtones qui ont d'autres manières de voir, de réfléchir et de faire et qui ont d'autres traditions, et aussi, surtout, pour faire perdurer la parole des ancêtres.

En apprenant plusieurs langues, c'est comme si notre conscience devenait universelle.

### **Est-ce que tu as des auteurs favoris?**

Oui, ce qui m'a vraiment libérée, ces dernières années, c'est de rencontrer la parole d'écrivains comme Patrick Chamoiseau, Aimé Césaire, Léopold Senghor et Édouard Glissant. Césaire et Glissant m'ont donné une marche à suivre pour libérer les paroles autochtones, pour redonner vie à la tradition orale en utilisant l'écrit comme support et comme véhicule.



Après ça, j'ai découvert Thomas King et Leanne Betasamosake Simpson. Ce sont des gens qui ont fait le chemin et qui ont pavé la voie pour les générations suivantes et, surtout, pour les générations d'auteurs et d'artistes. Je me dis que je n'ai qu'à suivre ça, mais aussi à importer au Québec ces paroles-là, des paroles décolonisées.

Je remarquais en découvrant Chamoiseau, Glissant et Fanon, qu'au Québec, ils ne sont que peu ou pas enseignés. Moi, quand j'étais au secondaire et au cégep, ils ne faisaient pas partie du corpus enseigné. En fait dans le corpus enseigné, il y a surtout des auteurs blancs, presque pas d'auteurs noirs et aucun autochtone. Dans ce qu'on nous enseigne, c'est déjà dirigé, en quelque sorte. On ne fait lire pratiquement que des auteurs d'ascendance coloniale.

Comme je suis entrée dans une démarche de décolonisation, je me dis qu'il faut que je lise des auteurs qui ne feront pas nécessairement partie de peuples colonisateurs, des auteurs qui ont pensé la relation entre les colonisateurs et les colonisés.

Je pense que notre rôle maintenant, c'est d'aller au-delà de cette relation-là. On sait que les gens ne sont pas conscients de cette relation-là, mais qu'elle existe encore et que ses conséquences existent encore. Il faut donc partir de là pour continuer à paver le chemin pour les générations qui vont suivre.

Ma vraie démarche en est une de décolonisation de la pensée, des apprentissages et des enseignements que je reçois.

### **Est-ce qu'il y a des écrivains et des poètes autochtones que les étudiants et les étudiantes gagneraient à lire?**

Naomi Fontaine, Joséphine Bacon, Thomas King, avec *L'Indien malcommode*, *Histoire(s) et vérité(s) : récits autochtones* et *La femme tombée du ciel*, Wab Kinew, Leanne Betasamosake Simpson, Louis-Karl Picard-Siouï, Jean Siouï et Guy Siouï-Durand, un commissaire d'art qui a une profonde pensée entre l'oralité et le passage des savoirs ancestraux dans l'écrit, mais aussi dans l'art contemporain autochtone. C'est un mentor pour moi. Il y en a d'autres aussi,

une multitude qui m'inspire beaucoup. C'est ce qui fait notre force. On peut s'inspirer les uns les autres et faire circuler l'énergie dont on a besoin pour éveiller et réveiller la conscience des jeunes pour qu'ils puissent faire leur chemin par la suite.

**Est-ce que tu crois à la réconciliation entre les peuples autochtones et non autochtones et aux efforts faits en ce sens par le gouvernement Trudeau?**

En partant, l'existence de la Loi sur les Indiens<sup>6</sup> est un énorme obstacle à la réconciliation. Ensuite, pour moi, en ce moment, à voir comment les choses se déroulent, la réconciliation est impossible parce qu'il y a toujours un cadre colonialiste et paternaliste qui est là, qui est entretenu, qui est gardé. Je pense que le gouvernement libéral n'est pas prêt à laisser tomber ce cadre-là et, pourtant, ça serait la moindre des choses de comprendre que les peuples autochtones ont déjà leur propre façon de penser, de fonctionner et de vivre ensemble. Le gouvernement continue de contrôler les populations et leurs agissements en les encadrant constamment. L'Enquête nationale sur les femmes autochtones<sup>7</sup>, par exemple, il y a eu très peu d'Autochtones dans la conception même de l'enquête! Or, il faut absolument des Autochtones pour voir les choses d'un point de vue autochtone. Le cadre qu'impose le gouvernement et les gens qui entretiennent ce cadre-là ne font que participer à la continuité du colonialisme. En tous points, dans les négociations avec les communautés, dans les négociations territoriales, pour l'eau potable, pour la pénurie de logements, il faut des Autochtones. Idle No More est né de ce refus de ces cadres imposés... Une réconciliation ne peut pas avoir lieu si les objets qui ont contribué à la blessure sont encore là.

**Si tu avais un message à formuler à l'intention des étudiants et des étudiantes, lequel serait-il?**

Ouvrez-vous aux autres. Depuis que je m'intéresse aux autres cultures, je me trouve plus riche. J'ai déjà fait des erreurs, de l'appropriation culturelle... j'ai déjà mystifié d'autres cultures. C'est la culture populaire qui m'avait influencée, en quelque sorte...

---

<sup>6</sup> Voir <https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/loi-sur-les-indiens/>

<sup>7</sup> Voir <https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1448633299414/1534526479029>, <https://ici.radio-canada.ca/sujet/enquete-nationale-femmes-filles-autochtones-tuees-disparues> et <http://www.mmiwg-ffada.ca/fr/>

Dans ce mouvement de décolonisation, j'ai voulu aller chercher l'humain chez l'autre et l'humaine en moi. L'important, c'est de rechercher l'authenticité et l'humanité. C'est comme ça que les énergies et les richesses individuelles vont pouvoir se transférer d'une personne à une autre ou d'une culture à une autre et c'est comme ça qu'on va pouvoir mieux grandir et mieux voir le monde.

Pour en savoir plus sur Natasha Kanapé Fontaine, voir :

<https://natashakanapefontaine.com/> et <http://memoiredencrier.com/natasha-kanape-fontaine/>

Pour en savoir plus sur le mouvement Idle No More, voir : <http://www.idlenomore.ca/> et <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/594549/idle-no-more>